

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE I

Je suis portugais. Cela fait très longtemps que je ne parle plus ma langue maternelle et j'en suis fier, même si je n'ai jamais réussi à parler convenablement une autre langue. C'est dire que je me sens deux fois portugais. À vrai dire, j'aurais pu m'exprimer en français mais, depuis mon séjour en Espagne, je crois avoir perdu la parole et me voici résigné à faire traduire mes souvenirs, écrits en « *lengua franca* », par ma compagne, barcelonaise (dite la « française »), pendant la fermeture forcée du « Pélican ». Et c'est peut-être grâce à la saison des pluies, que je n'avais pas subie depuis des siècles, que certains détails de l'histoire, submergée par les péripéties les plus frappantes (si j'ose dire), surgissent comme les corps des noyés d'autrefois. Je dis bien « autrefois ». Ce mot me vient à l'esprit en ce moment précis. J'entends la voix de la « française » qui m'appelle. Assise devant une table éclairée « *a giorno* » par une lampe à pétrole, là, au fond de la piste, je la vois, son crayon à la main, devant un cahier d'arithmétique, prête à transcrire en français mes souvenirs polyglottes. J'écoute le tonnerre ; mes enfants crient dans la cour ; je ferme les yeux et je sens venir la pluie. Alors je m'installe dans le hamac et j'invoque les images d'autrefois. Et, soudain, c'est le mot « autrefois » qui l'emporte. Oui. Je dis à voix haute « autrefois » et les images du passé et du présent s'évanouissent pendant que la voix toute-puissante du visiteur résonne dans ma tête.

J'entends à nouveau dire « autrefois ». Oui. Je m'écoute dire :

– *En los nidos de antano no hay pajaros hagano.*

Un coup de poing sur la table du bar et la voix du visiteur :

– Autrefois c'est maintenant, monsieur...

– *Coutinho...*

En anglais, oui ils parlaient l'anglais, mon père et le visiteur. Ils parlaient la langue interdite par ma mère. Il faisait nuit noire. Au fond du bar, mon père et le visiteur discutaient devant un verre d'eau-de-vie. Je crois bien que c'était la première fois que je voyais mon père ivre. La première et la dernière.

– Viens ici, dit-il. Voici mon fils.

– Je vois, dit le visiteur. Tu as bien dormi, petit ?

– Il s'endort partout sauf dans son lit.

– Très bien. Voici un aventurier, me dit le visiteur, n'est-ce pas, madame ?

Alors je vis ma mère. Comment ? Elle était là depuis un moment et elle n'avait rien dit ? Elle allait protester, c'était sûr, c'était sa façon de se faire aimer. Je regardais mon père. Surprise ! Il l'ignorait superbement. Diable ! Lui, le plus lâche des hommes, discutant avec un inconnu, en anglais.

Ce fut alors que je compris que ma mère était paralysée par la terreur. Elle ne pouvait pas bouger. Elle avait vu quelque chose d'extraordinaire. Combien ? Deux mille, trois mille dollars. Je me rappelle que les liasses étaient éparpillées par terre et que le chat sans nom jouait avec...

À cet instant, le vent envahit la maison et nous fûmes noyés dans l'obscurité. Je sentis ma mère aller vers la cuisine chercher des allumettes. Mais déjà le visiteur flambait un billet de cinq dollars et partait vers les toilettes.

– C'est à qui cet argent ? chuchota ma mère.

– À nous, dit mon père avec indifférence.

On entendit le visiteur chanter pendant quelques minutes. Puis il réapparut. C'était une tout autre personne. Il était pâle. Il souriait. Il était sobre comme le Nouveau Testament.

– Oui, dit-il. Autrefois c'est maintenant.

Et puis, s'adressant à ma mère :

– Mes hommages, madame.

Et puis, encore, en français :

– Quel dommage, madame, quel dommage !

Ce soir-là, je ne pus dormir. Le visiteur, lui, marchait dans sa chambre. Il faisait les cent pas et s'accusait à haute voix. C'était la première fois que j'entendis parler de « l'œil ». Et de « l'aigle ». C'était quoi, l'œil ? C'était qui ? Un ami, un traître, un homme du monde. C'était quoi, l'aigle ? C'était une organisation, une bande. Bien plus tard, trop tard, j'allais réaliser que l'œil et l'aigle étaient la même chose et la même personne.

Deux heures, trois heures, le visiteur continuait son monologue. Il s'interrompait de temps en temps. Parfois, il chantait. Il cognait, il hurlait. Littéralement, « il tuait le temps ».

Mais pourquoi retarder une confidence douloureuse ? Il s'agit de ma mère. En fait, il s'agit de ma mère et de l'inconnu. Elle était là, elle voulait tout savoir. À propos de l'argent, bien sûr, mais aussi d'autres choses. J'ai donc voulu tout entendre, tout voir. De la chambre d'en haut, c'était possible. Avec un peu de chance, j'aurais pu remonter l'escalier sans faire de bruit et « voir ». Le trou de Dieu devait tout m'apprendre. Il va falloir que je n'oublie pas les trous de Dieu. La seule croyance qui m'accompagne jusqu'aujourd'hui, la voici :

« Là où quelque chose se passe, là où ton destin se décide, il y a un trou qui te permettra de tout apprendre, de tout voir, à temps ». Je dis bien « à temps ».

Je montais l'escalier. Quelle maladresse d'avoir voulu donner un nom à chaque marche ! Masculin, féminin. Pierre, Paule, André, Marie. Et, en plus, une valeur. Trois, cinq, dix, huit. Mais vingt-deux marches valaient une éternité, coûtaient toute une vie. En réalité, ils chantaient. Et mon père, malgré tout, fut réveillé. Il était là, désormais. Il n'allumait pas un billet mais un cahier. Je l'ai tout de suite reconnu. Ce cahier, c'était le livre de comptes de l'hôtel. Lui, l'homme à ne jamais rater un centime. Il brûlait tout. Et puis, j'ai eu droit à la grande scène, mon Dieu ! Cela devait me marquer. Quelle confusion ! Je ne pouvais pas me refuser à ce spectacle pénible, hélas ! si confus. Que d'explications inutiles allait nous épargner la mort imminente de mon père, dans l'avenir ! Et moi ? Entre-temps, le trou de Dieu me dévoilait la clef de l'aventure à venir, une, deux, trois, vingt-deux fois dans cette vie. Mais, c'est vrai, il s'agit de mon

aventure, la seule à raconter aux enfants, mes enfants, dans ce village perdu de l'Équateur.

Oui. Il ne faut pas que je raconte des histoires. Malgré tout, ma vie se veut exemplaire.

Mais il faut que je le dise. Ce soir-là, j'avais compris quelque chose et j'avais vécu toute une vie. Je dirai ce que j'ai vu par le trou de Dieu : un livre entouré de formes. Disons, une fois pour toutes, qu'il s'agissait de petites billes de verre. Bref, c'était un œil dont il avait été question dans le monologue du visiteur. Et je voyais un livre autour duquel une bonne douzaine d'yeux dispersés par terre, jetés comme des dés, me guettaient.

Le lendemain, ça ronflait là-bas. J'étais le premier à ouvrir la boutique. On attendait pour midi le bus des touristes, des allemands, cette fois-ci. Il pleuvait comme d'habitude dans ces parages. Il faisait froid. Qui l'eût dit, dans les tropiques ! Je me faisais un devoir de me cacher dans un endroit choisi scientifiquement et d'entendre les plaintes :

– Oh ! Dieu, il pleut dans les tropiques !

– Il y a même de la neige, regardez !

Que voulez-vous ? On finissait par plaindre ces touristes des pays du nord confrontés à notre hiver.

– Dans les tropiques, il peut faire froid, madame, eh oui ! Il y a de la neige dans les tropiques, que voulez-vous !

En ces temps révolus, on s'amusait comme on pouvait. Mais revenons à nos touristes ce jour-là. Les trois domestiques s'agitaient. Ils criaient à la catastrophe sans trop y croire. Vers onze heures, ma mère fit son apparition. Elle rayonnait. La dame souriait à tout le monde. À moi le premier. Elle n'a même pas montré son étonnement en me voyant. Dans d'autres circonstances, sur place, pour la forme, elle aurait dit :

– Tu n'es pas allé à l'école ?

A quoi bon ! Elle savait parfaitement que je n'irais plus jamais à l'école. Elle le savait déjà.

Quant aux touristes, tout s'est passé pour le mieux. Je leur ai fait visiter les cavernes, le vieux port, le chemin qui ne mène nulle

part. Je connaissais mon discours, je savais combien ça pouvait amuser les gens cultivés. Presque toujours, il y avait quelqu'un qui me prenait sous sa protection, une vieille dame, un couple de jeunes mariés. Cette fois-ci, un vieux monsieur accomplissait cette fonction. Il paraissait attirer l'intérêt de tous. J'ai mis longtemps à comprendre qu'il était aveugle. Il s'attardait d'une façon ostentatoire et faisait semblant de ne s'intéresser qu'à ce qui était loin, très loin. Et puis, on l'a perdu de vue. Le guide s'inquiétait.

– Les aveugles portent malheur, dit-il.

Il le savait : son père était aveugle et cela lui coûtait cher.

La nuit tombait et l'aveugle ne donnait pas signe de vie. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire durer la farce, ces touristes! Mon Dieu! Les torches, ils voulaient les torches. Et les gendarmes.

– Un moment, on n'est pas chez vous!

– Un peu de patience, s'il vous plaît.

Mon père s'agitait, il se retrouvait dans cette disgrâce d'autrui. Un aveugle perdu. Dix fois, on a dû téléphoner à la police. Une voiture est partie chercher les pêcheurs. Ça bougeait, j'étais content. Ils pouvaient téléphoner à l'armée, aux pompiers. Il n'y avait que moi qui pouvais parcourir la côte, explorer les yeux fermés les zones interdites. Là où « ça chantait ». On a dû préparer un dîner pour tout le monde. Les touristes gardaient un silence de mort. Ils voulaient déchiffrer les sifflements. Il faut dire que ce soir-là, « les compères » se déchaînaient. Il était difficile de savoir où finissaient les plaintes des femmes des pêcheurs et où commençait la sérénade des cavernes.

Les gendarmes sont arrivés juste avant le repas. Ils ont longuement discuté avec mon père.

– Est-ce que quelqu'un possède une photo de l'aveugle ?

Oui, désormais, on l'appelait l'aveugle, carrément. Moi, je laissais passer le temps. Plus tard, je suis monté chez moi, j'avais sommeil et, une fois n'est pas coutume, j'allais dormir dans mon lit.

Je ne sais combien de temps s'est écoulé, le vent m'a réveillé. Quelqu'un avait ouvert la fenêtre.

– Tu n'as plus sommeil, mon petit. Tu sais, il ne faut pas dormir

pendant la journée. Lorsque la nuit arrive, tu n'as plus sommeil, pas vrai ?

L'inconnu fumait sa pipe et regardait par la fenêtre vers la plage.

– Ils cherchent, ils cherchent toujours. À ton avis, qu'est-ce qui est arrivé à notre aveugle... ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de reprendre :

– Votre aveugle ?

Il rit.

– Tu vas vite, mon petit.

Il se leva.

– Tu sais, je crois qu'il va falloir dorénavant que tu dormes, mais que tu dormes vraiment. As-tu jamais dormi « vraiment » ?

Il m'étouffait déjà avec son mouchoir d'où je crus voir tomber un œil de verre. J'ai fait un ultime effort. Mais les rêves galopèrent déjà vers nos côtes.

J'ai mis longtemps à réaliser que ce hurlement auquel j'aurais prêté le visage, déformé par la peur, d'une vieille dame anglaise, n'était autre que le rire hystérique de mon père. Il riait, il riait. Les touristes partaient. L'inconnu buvait dans un coin du bar. J'ai vu qu'il me guettait. Lui et ma mère. Et les deux communiquaient à travers moi. Aujourd'hui, l'éther, je connais, mais à l'époque ça m'agaçait. J'étais comme étouffé, je marchais péniblement, une par une je retrouvais mes marches. Elles grinçaient, oui, mais quel changement ! Le tout grinçait.

– On l'a trouvé.

Mon père se remit à rire. Cette fois-ci, il riait vraiment. Il en rajoutait.

– Tais-toi, mon vieux ! dit l'inconnu

– Mais non, mais non ! dit mon père.

– Viens, dit ma mère.

Et elle commença à essuyer les traces de sang.

Il était bandé. Il saignait tandis que sa main faisait des gestes aériens. Dépourvue de toute pudeur, elle faisait des ébauches, des manières. Quant au rire...